

Les sillons de la confiance

Albert COUTURIER

Avec la collaboration de
Jean-Jacques FOUQUET
Vies en pages

**Les sillons de
la confiance**

Paysan au regard lucide

Albert Couturier fait partie de cette génération de paysans qui a traversé la plus grande mutation que l'agriculture n'aura jamais connue. Son témoignage est lucide et son analyse empreinte d'un implacable bon sens de la terre.

L'agriculteur vasléen, à la demande de sa famille, a accepté volontiers de se livrer à un biographe. Ce furent des moments privilégiés d'une grande convivialité. Des heures et des heures de conversation au cours desquelles sa jeunesse a resurgi avec émotion. Les images sont revenues avec précision : sa maison natale de la "Pino-lière" de Pompaire où il a très tôt saisi la signification du mot famille, l'école à Niort avec la Tante Berthe, les pratiques rurales héritées de ses grands-pères, le travail à la ferme dès sa jeune adolescence, le Service du travail obligatoire, la laiterie coopérative...

Albert a grandi dans la plus pure tradition chrétienne où l'on n'aurait manqué les vêpres pour rien au monde. La religion l'a non seulement construit, mais elle lui a fait rencontrer la femme de sa vie, Paulette. La Jeunesse agricole catholique (JAC) leur a montré la voie pour fonder un foyer solide.

Le jeune agriculteur, assoiffé de progrès, a toujours été de l'avant lorsqu'il a été question d'améliorer les conditions de vie des gens de la terre. Dès les années 1960, la mécanisation, l'usage des

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle ».

engrais et des pesticides ont été accueillis avec enthousiasme. Le tracteur avait remplacé les bœufs. On s'éreintait beaucoup moins et la production était nettement supérieure. Les paysans découvraient les vacances.

Puis la machine s'est emballée. Albert Couturier a été de ceux qui, très tôt, en ont pris conscience. La course aux hectares et aux rendements, la transformation du paysage bocager en champs de céréales à perte de vue...L'ancien éleveur observe la situation actuelle avec consternation, sans réel espoir de retour en arrière.

Albert et Paulette auront également, ensemble, entrepris leur révolution spirituelle qui les a éloignés des bancs de l'église à partir de 1974. Le couple a fait son chemin vers d'autres horizons où les âmes sont immortelles.

Jean-Jacques FOUQUET
Vies en pages

À Paule mon épouse
À mes enfants et leurs conjoints,
Jean-Paul et Marie-Paule,
Marie-Dominique et Pierre,
Philippe et Pascale,
Pierre-Marie et Marie-Josèphe,
Marie-Pascale et Jean-Michel,
Myriam et Laurent,
Cécile et Francis,
À Philippe,
À mes petits-enfants,
À mes arrière-petits enfants.

Deux familles sous un même toit

« Le bonheur est la seule chose
qui se double si on le partage ».

Albert Schweitzer

Je suis né paysan dans une famille de paysans, et je suis resté paysan. Une famille de la terre comme beaucoup d'autres, qui ont traversé les guerres et ont dû faire face à l'absence des hommes mobilisés au front. Mes souvenirs d'enfant résonnent des maigres récits des anciens. Ils ne cherchaient pas à raconter, on ne leur posait pas de questions. Ils avaient connu l'enfer, on n'en saurait pas davantage. Il fallait que la vie reprenne. À ma naissance, les gens de la terre pensaient encore leurs plaies.

Mon père a passé quatre ans en captivité, pendant la guerre de 1914-1918. Il avait 21 ans, au moment du conflit, il faisait son service militaire dans les Vosges, chez les Chasseurs alpins. Au sein de son régiment, il s'apprêtait à affronter les Allemands, quelque part en Alsace. Couché à même le sol, le fusil dirigé vers l'ennemi. Le combat sera forcément violent. Mon père est touché par un tir. La balle pénètre dans l'épaule et va se loger au niveau des côtes. Le projectile ne sera jamais extrait. Il était enkysté. Il l'a gardé toute sa vie. À la suite de cet affrontement, les Français ont dû battre en retraite. Ce sont les soldats allemands qui ont évacué mon père. Il sera fait prisonnier à Leipzig, dans la Saxe, contraint à travailler dans les fermes jusqu'à la fin de la guerre. Mon père ne parlera que

C'est dans cette maison à "La Pinolière" de Pompaire que j'ai vu le jour le 12 octobre 1922.



très peu de ses souvenirs de soldat et de prisonnier. La seule chose que nous avons évoquée dans la famille aura été cette blessure sur le front. Et encore, nous n'avons jamais su avec précision l'endroit où avait eu lieu le combat. Mes oncles qui ont fait, eux aussi, la guerre 14 n'ont jamais été très prolixes sur leurs souvenirs de poilus. En tout cas, nous, les enfants, les avons rarement entendus en parler. Pourtant, Emmanuel Geay, l'un de mes oncles, avait fait quatre ans dans les tranchées. Bien plus tard, après mon mariage avec Paulette, mon beau-père Auguste Guignon sera sans doute celui qui se laissera le plus aller à des confidences sur sa vie au front. Il avait notamment vécu l'épisode des mutineries de soldats au printemps 1917, après la défaite du Chemin des Dames. Il nous a raconté comment les mutins avaient été condamnés et plusieurs fusillés.

Ici, à la ferme, pendant la guerre, sans ce fils, la famille avait bien dû se débrouiller. C'était mon grand-père, Félix Couturier, qui dirigeait la petite exploitation de "La Folie", dans la commune de Pompaire. Quand je dis petite, c'est parce qu'elle était vraiment d'une superficie réduite.

Ma mère Rachel, née Clisson en 1897, est issue de la famille qui exploitait la ferme voisine de "La Pinolière" de Pompaire. Elle avait cinq sœurs et deux frères. L'un d'eux mourra des suites d'une appendicite à l'âge de 14 ans, tandis que l'autre, mobilisé, sera tué à la guerre à l'âge de 26 ans. Ces six filles avaient dû se partager les tâches de la ferme, depuis la tenue de la maison jusqu'aux travaux des champs. Du maniement des bœufs à celui des charrues, ce sont elles qui, à la sueur de leur front, feront bouillir la marmite. L'ainée, Bertheline, aspirera à un autre destin que celui de paysanne. Elle poursuivra une scolarité pour devenir institutrice. Plus tard, suivant son exemple, l'une de ses sœurs cadettes, elle aussi, fera des études pour embrasser la carrière d'enseignante. La sixième des filles, Simone, était ma marraine. La malheureuse sera emportée par la tuberculose à l'âge de 26 ans. Je vois encore le cercueil dans la



*Rassemblement de fratrie en 2003 à l'école Notre-Dame de la Couldre.
De gauche à droite : Marie-Claire, Anne-Marie, Antoine, Paul,
Marie-Josèphe, Jean et moi-même.*



*Mon grand-père Félix Couturier et sa première épouse née Patureau,
mère de mon propre-père, Paul.*

chambre du grand-père. J'avais 6 ans, c'était la première fois que j'étais confronté à un deuil.

Mon grand-père maternel, Pierre Clisson, avait 60 ans à la fin de la Première guerre mondiale, lorsqu'il a confié les commandes de la ferme à ses deux gendres, mariés aux sœurs Clisson, mon propre père Paul Couturier et son beau-frère Georges Moreau. Vivre à deux familles sur seulement trente hectares et payer un domestique à plein temps n'a pas toujours été facile. Si les femmes se sont toujours bien entendues, la conduite de la ferme, sans aller jusqu'au conflit, a suscité quelques tensions entre les beaux-frères. Mon oncle, à la mort de mon père, plus tard, en 1941, a convenu qu'il avait eu, parfois, tendance à s'emporter lorsqu'il avait fallu prendre de grandes décisions. Il faut dire que cette situation était loin de faire exception. Dans les fermes alentour, on vivait à plusieurs familles sur la même exploitation. Pour mes autres tantes, mariées aux frères Geay, à la ferme de "La Bertrandière", la question de la cohabitation s'est posée dans les mêmes termes.

C'est dans cette maison de "La Pinolière" que j'ai moi-même vu le jour le 12 octobre 1922 et où nous avons vécu jusqu'en 1931. J'étais le premier enfant d'une fratrie qui comptera quatre garçons et trois filles. Cette habitation, je la revois. Elle était composée d'une grande pièce dans laquelle étaient disposés, près d'une imposante cheminée, deux lits à paille. La chambre était réservée à mes parents Paul et Rachel. Autant dire que nous vivions un peu serrés les uns contre les autres. Dans cette maison, nous avons tenu jusqu'à dix. Nous étions cinq enfants à coucher dans le grenier à grain, à l'étage, auquel nous accédions par un escalier extérieur. Nos couchages étaient des pailles que nous étendions chaque soir à même le sol.

Cette habitation, on l'aura deviné, ne possédait pas le moindre confort. Il faut imaginer que nous vivions un peu comme au Moyen-âge. Pour tout éclairage, bien évidemment, nous n'avions que des



Simone Clisson ma marraine, emportée par la tuberculose à 26 ans, pose avec Alberte Geay.

lampes à pétrole et des bougies. Et en ce temps-là, les toilettes et la douche, c'était pour les gens riches. L'eau, il fallait aller la chercher, chacun son tour, à la fontaine située à 150 mètres de là. Dès que nous en avons l'occasion, à partir de cinq ans, nous allions en remplir des petits seaux de cinq litres en tôle qui servaient à la traite des vaches. Il nous fallait traverser la route de Soutiers puis un "caireux", terrain en friche où poussaient ajoncs et mauvaises herbes, pour rejoindre cette fontaine qui se trouvait au bord de la route de Beaulieu-sous-Parthenay. Cette tâche incombait surtout aux aînés, c'est-à-dire mon cousin Pierre et moi qui avions le même âge. Cela faisait partie de la vie de la maisonnée, on ne se posait pas de questions. Chacun devait faire sa part. Côté hygiène non plus, il ne fallait pas être trop regardant. La plupart du temps, la grange, le pailler, les écuries ou encore les haies accueillait nos besoins naturels. Dès l'âge de deux ans, sans pour autant être livrés à nous-mêmes, nous devions déjà nous débrouiller tout seuls pour certains actes de la vie quotidienne. Aussi, les moindres recoins de l'étable ou de la porcherie, qui, elles aussi, faisait également partie de notre terrain de jeu, n'avaient-ils aucun secret pour nous. Nous galopions parmi les animaux comme s'ils avaient fait partie du décor de nos aventures enfantines. Dire que nous étions malheureux, certainement pas. C'était le lot de tous les enfants de la campagne. Nous ne connaissions rien d'autre que cette vie simple.

La ferme ressemblait à toutes celles de la région. Une exploitation bien ordinaire avec les bœufs, les vaches, et un cheval ou deux. Mais une ferme qui fourmillait d'activité, et pas seulement au moment des battages qui constituaient le temps fort de notre vie paysanne.

Il y a des bruits et des accents qui me reviennent. J'entends encore les coups des battoirs au bord de l'étang et les bavardages des femmes au moment de rincer le linge. Je revois aussi la grande lessiveuse sur les braises de la cheminée dont le seul foyer chauffait toute la maison. Le fagot de bois était en permanence près de

l'âtre, car durant les hivers rigoureux, il n'était surtout pas question de laisser le feu s'éteindre. La vie tournait pour beaucoup autour de cette cheminée. C'est elle aussi qui faisait cuire le chaudron de soupe suspendu à sa crémaillère. C'est sur sa braise que réchauffait la cafetière en fer blanc. Ces scènes auront été mon quotidien durant mes quinze premières années. Plus tard, lorsque nous changerons de ferme, nous ne percevrons, en vérité, guère de changement sur le plan du confort domestique. Nous retrouverons le même évier en pierre pris dans l'épaisseur du mur, à l'écoulement libre à l'extérieur de la maison.

Tout le temps que nous avons vécu à "la Pinolière", deux foyers ont cohabité avec le grand-père. Nos mères étaient deux sœurs et pour s'occuper de nous, elles ne faisaient pas de différence. On les appelait "Maman Fernande" et "Maman Rachel". On finissait par ne plus trop savoir laquelle des deux était notre mère.

L'école de Tante Berthe

Cette relative promiscuité liée à la surpopulation dans les trois pièces de notre petite maison a poussé mes parents à me confier à ma tante Bertheline qui faisait l'école à Niort. Cette dernière avait généreusement accepté de nous prendre en charge, mon cousin Pierre et moi. C'est ainsi que nous, les petits paysans, avons été, à la rentrée de 1926, propulsés à la ville. Dans le chef-lieu, nous avons été scolarisés à l'école privée Saint-Joseph, rue Taury, le long de l'église Notre-Dame. Je n'avais que quatre ans, je découvrais la vie urbaine avec de grands yeux. Tout m'impressionnait, m'émerveillait.

Ce mois de septembre 1926, je prenais également pour la première fois le train à vapeur pour rejoindre Niort, depuis la gare de Parthenay. De ce train, je garde le souvenir des banquettes en bois sur lesquelles nous étions un peu bringuebalés par le mouvement du wagon bruyant. Je revois aussi le château d'eau, à la gare de Parthenay, où la locomotive faisait sa provision d'eau. C'est là que nous embarquions. Le TDS, sur son chemin, faisait de multiples haltes comme Mazières-en-Gâtine, Champdeniers... Il nous fallait une bonne heure pour rallier le chef-lieu à quarante kilomètres de là. Pour nous, c'était une véritable expédition. Le train, j'aurai aus-